

315

312

POUR LA CONSERVATION
DE LA MICROFAUNE EN BELGIQUE

par

J. LECLERCQ

Extrait des ANNALES DE GEMBLoux, 77^e, Année, 1971, n° 4

POUR LA CONSERVATION DE LA MICROFAUNE EN BELGIQUE

par

J. LECLERCQ

*Chaire de Zoologie générale et Faunistique — Faculté des Sciences Agronomiques de l'État,
Gembloux*

LE PRÉJUGÉ CONTRE CENDRILLON

Il m'incombe de présenter le cahier le moins populaire et le plus incompris du dossier de la conservation de la nature.

Les protecteurs des oiseaux ont beau jeu. Le sort des oiseaux peut impressionner tout le monde parce que les oiseaux, on les voit, on les admire, on les entend avec plaisir. On est sûr d'en avoir besoin, pour l'animation de l'environnement, pour la destruction des ravageurs. Même ceux qui veulent les capturer par sport ou pour les manger les veulent abondants. Même les oiseaux déclarés nuisibles ont de sentimentaux défenseurs.

Constituée de Protozoaires microscopiques, de Nématodes filiformes, de Vers de terre gluants, de Mollusques visqueux, d'Insectes, d'Araignées de Millepattes et autres Arthropodes, la microfaune laisse indifférent ou irrite. Tout le monde peut savoir qu'on y compte des espèces utiles comme les vers de terre, les coccinelles, les abeilles, et beaucoup d'autres absolument inoffensives. Qu'importe, on y compte aussi toute la vermine, ceux qui font des dégâts ou font peur ou font mal, dont l'existence a justifié d'abord la protection légale des oiseaux, ensuite la prospérité du commerce des pesticides. Comme pour distinguer la bonne microfaune de la mauvaise, il faut faire très attention, et comme les actions de la mauvaise sont plus visibles que celles de la bonne, c'est donc toute la microfaune en bloc qu'on méprise et qu'on tue.

Bien sûr cette attitude est le fait d'un public mal instruit des choses de l'écologie, qui n'agit guère mieux à l'égard des arbres, des oiseaux qu'il voit et apprécie mieux. Autrefois on pouvait le répartir en gens des campagnes plus ou moins intempestifs mais éducatifs parce que concernés, et gens des villes tout à fait ignorants mais presque inoffensifs. Mais aujourd'hui tout le monde redécouvre le besoin de la nature. Le citoyen apporte à la thèse conservacionniste la force d'une clientèle de plus en plus avide d'espaces verts. Dès lors, on accueillera de mieux en mieux le conservacionniste comme le magicien des frondaisons sauvages, comme le sauveur des décors archaïques, comme l'hygiéniste social qui fait limiter la laideur, le bruit, la pollution.

La même pression pourrait-elle sauver la microfaune ? Il se pourrait que non.

C'est apparemment une nature propre : sans moustiques, sans mouches, sans chenilles, sans guêpes, sans pucerons, que les promeneurs, piqueurs, campeurs et autres touristes veulent retrouver. Pour les accueillir dans les campagnes et dans les forêts, on fait de plus en plus d'efforts dans le sens de la transformation des régions rurales en gigantesques parcs bien entretenus. Cela peut aller, comme déjà sur les rives de la Méditerranée, jusqu'à des campagnes de désinsectisation générale, par avion. La faune risque donc de subir, du fait de l'exode citoyen et des spéculations touristiques, une détérioration beaucoup plus profonde que celle qui fut la conséquence de l'exploitation agricole et de l'implantation de zones industrielles localisées. Au moins ces interventions historiques dans la nature sauvage laissaient des refuges à la faune et à la flore indigènes.

Ces refuges sont maintenant menacés, plus que jamais. Ceux de la microfaune risquent même d'être négligés par les conservacionnistes dans leurs dialogues avec les aménageurs. Car s'il est devenu acceptable qu'on veuille protéger des arbres, des paysages, des oiseaux et des poissons, il reste saugrenu qu'on veuille protéger des petites bêtes. Pouvez-vous, sans sourire, m'entendre réclamer des mesures de protection pour des chenilles, des ichneumons, des bourdons, des charançons, des bousiers, des nécrophages ?

Est-il possible de rendre la microfaune plus sympathique et de déterminer des attitudes plus nuancées à son égard ? Essayons quand même, sans faire un cours approfondi.

DEUX MICROFAUNES.

La faune belge est riche d'au moins 15.000 espèces d'Invertébrés.

On ne peut en énumérer plus d'une centaine qui soient vraiment, toujours et réellement nuisibles. Ajoutons-y une centaine d'autres occasionnellement nuisibles.

N'y comptons pas ce qui passe pour nuisible parce que c'est trouvé laid ou déplaisant mais ne cause aucun dégât économiquement ou sanitaire appréciable. Ne sont pas nuisibles les chenilles qui, sans rien compromettre, mangent une partie du feuillage des haies d'Ambépine ou de Ligustrum, des arbres et des arbustes qui comme les Saules, les Bouleaux, les Sorbiers, les Fusains, tant d'autres, ne produisent pas du bois de valeur marchande. Ne sont pas nuisibles, non plus, les xylophages qui viennent achever un arbre économiquement intéressant mais déjà condamné par l'attaque d'un ravageur primaire, insecte ou gibier, arbre devenu malade et dont il fallait, de toutes façons, se débarrasser. Ne sont pas nuisibles les fourmis qui s'installent dans les interstices d'un pavement de cour ou de trottoir, ou même dans une rocaille de jardin, ni les araignées qui occupent les coins d'une étable, d'un poulailler...

La nocivité devrait être démontrée dans chaque cas. Elle peut être très relative, très mineure. Néanmoins si vous trouvez trop basse mon estimation de 100 à 200 espèces d'Invertébrés réellement nuisibles, multipliez-la par trois, quatre ou cinq, il nous reste plus de 14.000 espèces dont la nocivité est nulle et dont je vais rappeler la nécessité.

Cette énorme majorité d'Invertébrés joue un rôle constant dans les chaînes trophiques, dans la dégradation des organisations mortes, dans la fertilisation des sols, dans la pollinisation des fleurs de plantes cultivées et de plantes sauvages. Sans elle, la végétation serait très différente, d'avenir très incertain car elle devrait pousser sur une accumulation croissante de débris. On verrait sans doute se reconstituer des gisements de tourbe et de charbon, mais l'agriculture devrait se convertir en une aquiculture très artificielle. Nombre de Vertébrés ne pourraient survivre.

ESPÈCES INDISPENSABLES ET RARETÉS INDICATRICES

Évidemment, on ne peut pas affirmer que toutes les espèces qui composent cette faune soient indispensables. Beaucoup sont rares ou très localisées, formant des populations numériquement faibles. Les cycles biogéochimiques tourneraient peut-être fort bien sans elles. Mais nous ne savons pas à partir de quel seuil la suppression d'espèces et la réduction de populations deviennent critiques et déclenchent des effets écologiques désastreux. De toutes manières, dans toutes les communautés spontanées, diversité et quantité sont toujours corrélatives. Il est déjà

difficile de séparer la microfaune nuisible de la microfaune opportune. Il est à peu près impossible de distinguer une composante essentielle et une composante contingente dans la microfaune opportune. D'ailleurs cela ne nous servirait à rien, puisque les deux sont toujours entremêlées. Tirons de cela un principe important pour la pratique de la conservation. Généralement il n'est pas possible d'assurer, par des mesures très spécifiques, même coûteuses, la conservation d'une ou de quelques espèces rares, celles-là qui pourtant attirent l'attention, en premier lieu, sur les sites les plus originaux. Mais qu'on prenne des mesures de protection générale en faveur de la microfaune opportune, permettant l'exubérance de celle-ci, et les raretés nous resteront probablement, de surcroît. Et les raretés, attendues ou inattendues, continueront à nous indiquer, plus rapidement et peut-être plus sûrement que de laborieuses déterminations de la densité des espèces plus indispensables, que la microfaune locale se porte bien ou évolue d'une certaine manière.

LE TRIOMPHE DANS LA RUDÉRALITÉ.

Naguère, agronomes et naturalistes ont pu avoir le sentiment que les microfaunes, la nécessaire et l'indésirable, avaient des pouvoirs illimités de survie et de reconstitution. Effectivement, jusqu'au début de ce siècle, les deux ont bien résisté à l'intensification de l'agriculture, à l'application des prescriptions du code rural et du code forestier qui les visaient sans merci, à la constitution des zones industrielles, à la voracité des poules et des insectivores protégés. Réduites ou exterminées localement, elles revenaient dès que les conditions redevenaient propices.

Mieux, on peut penser que la transformation historique des régions naturelles en régions agricoles a procuré à la microfaune nécessaire des occasions d'exubérer, de constituer des communautés originales favorisées par l'habitat humain et tendant vers des équilibres avec celui-ci. Cela se vérifie mieux dans les pays voisins où les distances entre les villes et les villages sont plus grandes, mais il est encore vrai en Belgique, que c'est précisément aux abords des villes et des villages, près des jardins, le long des vieux murs et des haies, dans les décombres, près des carrières, dans et autour des eaux, que la microfaune est la plus dense et la plus riche. Dans les territoires intermédiaires : en plein champ, dans les prairies éloignées, au milieu des forêts, la microfaune est toujours plus uniforme, plus quelconque.

Cela s'explique si l'on considère qu'en établissant les villes et les villages d'autrefois, les hommes ont souvent choisi des sites particuliers, protégés du vent et du froid, bien pourvus d'eau. Mais surtout, l'amé-

nagement des villes et des villages a impliqué une extraordinaire diversification locale des végétations et des habitats, avec toutes sortes d'expositions, d'irrigations, de concentrations de fumier, de bois mort, de déchet offerts à la microfaune. Ainsi pouvons-nous penser que si, depuis le Néolithique, l'homme a gravement détérioré les forêts primitives et la macrofaune de partout, par contre, il a permis le triomphe dans la rudéralité, de la microfaune des clairières primitives. C'est donc là un riche legs naturel qui nous vient du lointain passé.

C'est cette microfaune rudérale opulente que nos prédécesseurs naturalistes découvraient avec émerveillement, collectionnaient et catalogaient, en sortant à peine de chez eux, autour de Bruxelles, de Liège et de Gand.

Mais au cours des deux dernières décennies, le destin des deux microfaunes a divergé.

LES NUISIBLES RÉSISTENT.

La microfaune nuisible a conservé ses chances, malgré les armes chimiques qu'on lui destine. Personne, n'est-ce pas, ne peut se réjouir d'assister à l'extinction prochaine des limaces et des pucerons, à celles de blattes, des mouches et des moustiques. Il y en aurait probablement plus, sans pesticides. Qui peut croire qu'il y en a moins qu'avant ? C'est peut-être très bien ainsi puisque le marché et le plein emploi s'en trouvent garantis, dans un secteur de l'économie très en vue.

LES AUTRES RÉGRESSENT.

La microfaune nécessaire est toujours imposante par le nombre de ses espèces et par sa biomasse. Elle livre encore, chaque année, des espèces qu'on n'avait pas encore recensées comme « de la faune belge ». Elle prospère encore autour des villes et des villages, reste dense dans les forêts. Mais ses chances ne sont plus égales.

Tout a joué contre elle. D'abord élargissement des voiries avec suppression des haies, abattage des arbres, nivellement des talus, comblement des fonds et des fossées, canalisation des eaux. Puis viennent les coups de grâce. Les villes s'étalent, les villages s'anastomosent. Partout l'asphalte, le béton, le bulldozer, la tronçonneuse à moteur ; enfin les pesticides, les herbicides et la pollution.

Mieux pourvu que ses prédécesseurs, car il use aussi de l'automobile et dispose de bonnes techniques de piégeage, le zoologiste d'aujourd'hui parcourt tout le pays, mais c'est comme à la recherche du Paradis Perdu.

Il ne trouve plus qu'une faune décimée, refoulée, banalisée. Ce qu'il note en premier lieu, c'est évidemment la régression des espèces relativement grandes, facilement repérées. Où sont les anodontes, les limnées, les planorbes, les libellules, les ichneumons, les papillons, les carabes, les dytiques, les hydrophiles, les lucanes, les cétoines, les gros bousiers d'antan ? Il en reste par ci, par là, mais si peu, si localisés, dans ce qui a échappé au nivellement et à l'assèchement systématiques.

Il est plus malaisée de circonscire la régression de la microfaune plus petite. Vous savez cependant qu'il y a des eaux désormais sans poisson parce que sans microfaune pour poissons. Tout jardinier peut compter les coccinelles qu'il voit encore et se souvenir de leur abondance passée. Nous savons que les sols libèrent encore des essaims de Diptères et d'autres petits insectes, mais plus la foule des insectes extrêmement variés, multicolores qui permettaient de faire si facilement une collection bien représentative et esthétique. Nous devons donc craindre qu'en intensifiant encore les facteurs de dégradation, toutes les faunes aquatiques et toutes les pédofaunes perdraient définitivement des chaînons essentiels et tomberaient en dessous de leur pouvoir de régénération, non plus dans quelques hectares sacrifiés délibérément, mais dans de vastes régions.

ENTRE LES DEUX.

Cependant, entre la microfaune nuisible qui se porte bien et la microfaune nécessaire qui régresse, s'est bien adaptée une faune vulgaire, dont on ne sait si elle est utile car elle nettoie, ou nuisible car elle incommode. C'est la microfaune des immondices dont les représentants les plus voyants sont des mouches noires, vertes et bleues qui pullulent comme jamais, tirant parti, avec les Rongeurs, de ce qui est bio-réductible dans le contenu des poubelles modernes. Vous voyez, tout n'est pas perdu. Mais avez-vous remarqué que ces accumulations d'immondices, permises ou interdites, se font généralement dans les fossés, dans les vallons, dans les vieilles carrières, dans les coins incultes, à l'orée des bosquets, c'est-à-dire dans ce qui avait échappé jusqu'ici au nivellement et à l'assèchement systématiques, et qui précisément, constituait autant de refuges pour la microfaune normale la mieux diversifiée ?

QU'ON Y PENSE !

Devant ces diagnostics, on peut se montrer pessimiste ou fataliste, selon son tempérament. Reconnaissons néanmoins qu'un problème

est posé qui paraît sérieux dès qu'on fait l'effort d'y penser. Il faudra réagir, tôt ou tard.

Il faudra repenser avec une prudence nouvelle, le droit de l'homme de maîtriser les ressources et la faune de son environnement. L'agronomie et l'aménagement ont pour objectifs nouveaux d'agencer la production agricole et la production de décors plaisants. Ces objectifs resteraient étriqués si, dans le compromis recherché, on s'occupait seulement du macroscopique, laissant pour compte la microfaune en voie de dégradation. Que faire ?

PERPLEXITÉ POUR LES PESTICIDES.

J'avoue ma perplexité devant le problème du contrôle de la microfaune nuisible. Je ne nie pas qu'il faille continuer à lutter contre elle, mais je dois répéter qu'en l'attaquant, on tue aussi sûrement la microfaune nécessaire. Mais enfin, il faut être réaliste. Lorsque l'agronome voit ou prévoit une pullulation de pucerons, dans les vergers par exemple, il doit agir. Il doit prescrire un traitement efficace. Il doit déjà essayer d'éviter une hécatombe d'abeilles de ruches. Il ne pourrait plus rien faire si on l'obligeait de s'inquiéter aussi du sort des coccinelles et des Syrphides aphidivores, et encore de celui de la pédofaune sous-jacente.

Mais le plus grave, ce n'est probablement pas l'application de pesticides, judicieusement étudiée, dans des exploitations agricoles compétitives. C'est plus certainement l'application des mêmes poisons à tort et à travers, inutilement ou dans des situations marginales, sans bénéfice appréciable. Est-il intelligent de désinsectiser coûteusement un verger non rentable, pour lequel on perçoit finalement une prime pour abattage et pour contribution à la limitation des surplus ?

Il me paraît donc évident qu'un progrès considérable serait fait si le commun des citadins et des campagnards ne pouvait plus acquérir directement, chez les droguistes, de quoi asperger de pesticides à doses gaspillées, n'importe quel terrain, n'importe quel arbuste. Pourquoi pas réserver à l'agronome le privilège de prescrire les pesticides, comme on réserve au médecin celui de prescrire les médicaments ? Condamnons donc les exploitants des fermes non rentables, les jardiniers amateurs, les gérants des parcs, les campagnards des week-end, à supporter les dégâts sans importance et à consulter l'agronome si vraiment cela semble le mériter. Ainsi beaucoup d'agronomes pourraient s'installer comme agronomes de village et avoir des clients, à la manière des médecins et des vétérinaires. On pourrait même instituer un Ordre des Agronomes.

Cela ferait beaucoup de débouchés pour les diplômés de ma Faculté ! Hélas, excusez-moi, je viens de rêver. Je reste donc perplexe.

PROTÉGER LES REFUGES.

Je redeviendrai réaliste si je redis que l'action néfaste des pesticides n'est que l'un des facteurs de dégradation de la microfaune et que cette dégradation résulte principalement de la destruction des habitats de la microfaune nécessaire. Souhaitons donc la protection de ces refuges qui malgré tout, subsistent encore divers et assez nombreux, ou récupérables.

Or pour ceci, je vais trouver des alliés. En effet, protéger les refuges de la microfaune nécessaire, c'est simplement laisser aller ou entretenir sans bouleversements majeurs et sans empoisonner, ce qui convient aussi aux promeneurs, aux pêcheurs, aux oiseaux, aux fleurs, à la rusticité traditionnelle des paysages.

Les mesures à prendre viennent de suite à l'esprit. On en a préconisé tout au long de ces journées et dans toutes les manifestations en faveur de la conservation de la nature. Je reprends plus particulièrement, pour les besoins de la microfaune, l'assouplissement des prescriptions légales en matières d'élagage et d'échenillage des haies, l'obligation d'une autorisation donnée après enquête, pour le démantèlement des vieilles haies, pour l'abattage des vieux arbres même rabourgris, pour le comblement des mares et des vallons, et bien sûr, le freinage des constructions dans les zones vertes.

PAS SEULEMENT DANS LES RÉSERVES NATURELLES.

Les refuges qui sauveraient la microfaune devraient être aussi vastes que possible et disséminés dans toutes les régions. Il les faut donc considérablement plus nombreux et plus divers que les sites déjà déclarés d'intérêt zoologique et inclus dans des « réserves naturelles ». Les réserves naturelles existantes et à prévoir sont des monuments biologiques très originaux, certainement irremplaçables pour sauver deux extrêmes de nos peuplements animaux : celui qui a le plus besoin d'eau ambiante propre et bien caractérisée, et celui qui a le plus besoin de microclimats chauds. Mais entre ces extrêmes, il y a toutes les sortes de peuplements intermédiaires qui constituent le fonds même du peuplement et des repeuplements animaux de partout. C'est ainsi que le besoin d'espace pour la microfaune converge avec le besoin d'espace pour les hommes qui vont chercher la détente à la campagne. Ceux-ci ne seraient point satisfaits si la campagne ne leur offrait qu'un choix de châteaux et de

beaux monuments historiques ; il leur faut aussi, voire davantage, un rustique banal, étalé dans un vaste paysage.

Ainsi la conservation de la microfaune doit être comprise et obtenue comme un sous-produit de la conservation générale des paysages ruraux. Les destins de la microfaune, de la macrofaune, de la flore indigène, du relief, des eaux et du paysage régional typique sont indissociables. Cette conservation des paysages ruraux n'est concevable qu'en harmonie avec deux impératifs sociaux et économiques : la prospérité de l'agriculture et l'accueil des exodes citadins. Cette harmonie exclut deux très tentantes solutions de facilité.

PREMIÈRE SOLUTION DE FACILITÉ

Solution de facilité illusoire et inadmissible, celle qui consisterait à mettre à contribution toutes les surfaces rurales du pays, notamment toutes les régions forestières.

Puisqu'une certaine microfaune et une certaine macrofaune et d'autres éléments du paysage sont nécessaires aux équilibres de la nature, même cultivée, tous les exploitants agricoles, tous les forestiers, devraient réexaminer ce qu'ils font qui porte atteinte à ces ressources fondamentales. Dès lors, ils pourraient devenir moins enclins au zèle inutile. On sauverait ainsi, très facilement, de nombreux habitats, à commencer par des haies et d'inoffensifs tas de bois mort, des fleurs sauvages pour les abeilles, des refuges pour d'utiles parasites et des centres de repeuplement pour les indispensables vers de terre.

Mais il serait abusif qu'on exige de l'agriculteur et du forestier, un excès de zèle dans l'autre sens, c'est-à-dire le renoncement à des rendements compétitifs, permis par les meilleures techniques. Tant mieux si, souvent, l'agriculture et la forêt exploitée peuvent produire sans effort, outre des matières vendables, de l'air pur, des paysages reposants, du gibier, des refuges pour les touristes, pour la microfaune et pour les oiseaux de toutes sortes. Mais tant pis si, d'aventure, pour maintenir ses taux de production et d'expansion, l'agriculture et la forêt doivent protéger leurs terres et réduire leurs cadeaux.

DEUXIÈME SOLUTION DE FACILITÉ.

Solution de facilité aussi illusoire et inadmissible, celle qui, pour l'accueil des exodes citadins, ferait cohabiter l'agriculture et le tourisme en offrant à celui-ci la multiplication de parcs artificiels. On massacre encore plus la faune quand, soustrayant des forêts à l'exploitation du bois, on les nettoie et les transforme en « beaux » parcs type pleine ville.

On dénature tout quand on crée d'insolites « parcs à gibier », des arboretums d'essences exotiques. On condamne la faune et on cultive l'illusion quand on multiplie dans les régions rurales, les plantations coûteuses qui témoignent seulement des talents « tape-à-l'œil » des architectes de jardin.

Incontestablement, pour profiter de ses visites à la campagne, le citadin a besoin d'aménagements et de toutes sortes de commodités de type urbain. Mais il faut absolument éviter qu'à la faveur de ces investissements touristiques, les campagnes deviennent insidieusement des villes simplement étalées. Le risque est grand, il est partout. Pour l'éviter, il faut limiter à des abcès de fixation les lieux où le citadin vient retrouver ce que pourtant il a fuit, et laisser la plus grande partie du paysage rural conserver sa rusticité typique, autrement dit l'expression d'un certain équilibre traditionnel entre d'une part la nature exploitée et d'autre part le relief, la flore indigène et la faune sauvage.

RÉAMÉNAGEMENT ET ÉDUCATION.

Pour concrétiser le nécessaire et harmonieux compromis entre la conservation de la nature spontanée, la prospérité de l'agriculture et l'accueil des exodes citadins, un vaste réaménagement de nos régions rurales est indispensable. Pour ma part, je ne le conçois qu'à la faveur des retombées du Plan Mansholt, ou de quelque chose de semblable, qui rendrait à des terres marginales, la fonction de produire une végétation agréable pour les hommes, favorable à la microfaune, attirante pour les bœufs et autres vertébrés.

En tous cas aucun compromis n'est possible si le public et les responsables ne changent pas d'attitude vis-à-vis de la nature spontanée. J'en viens donc, c'est si banal, à espérer une meilleure éducation.

Je vois mal cette éducation s'améliorer avec seulement des informations scientifiques, même si on peut maintenant faire état des dossiers effrayants de la pollution.

Il importe autant que l'homme ajoute enfin aux vertus qu'il honore, l'admiration et le respect de la vie, sous toutes ses formes, même sous ses formes insignifiantes. Qu'il trouve beau, parce que vivant, ce qu'il méconnaissait et qui l'accompagne, sans lui nuire, sur sa planète. Qu'il reconnaisse aux autres espèces, le droit à la vie et à sa charité.

On nous a dit que la conservation de la nature s'est débarrassée de son romantisme initial. Néanmoins c'est par un appel au sentiment que j'ai voulu conclure. L'homme ne fait rien sans être motivé sentimentalement et pour moi, la conservation de la nature est d'abord une éthique de haute civilisation.